



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 32, Livr. 5 (1936), pp. 375-379

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527112>

Accessed: 05/02/2011 14:21

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

du XIV^e siècle, en ostmitteldeutsch, qui appartient à la Stiftsbibliothek d'Admont et était resté inconnu jusqu'ici. La traduction elle-même est de la 1^e moitié ou du milieu du XIV^e siècle et a été faite sur un texte latin LA qui, par une version toscane, remonterait à la version vénitienne d'où dérive le texte latin de Pipino. C'est un texte abrégé, apparenté à celui utilisé dans l'édition princeps allemande de 1477, mais qui représente une autre traduction.

Naturellement, cet abrégé intéresse plus le germanisme qu'il ne sert à établir le texte original de Marco Polo. Comme d'autres mss. apparentés, et au milieu de maintes formes fautives, il n'en conserve pas moins certaines bonnes leçons, telles celle du martyr de saint Blaise (que je crois omis à tort dans l'édition du Prof. Benedetto), ou la mention d' "Alau", = Hülägü, dans la liste des grands Khans (ce qui est certainement une faute due à Polo lui-même, et que le Prof. Benedetto n'aurait pas dû corriger en "Oktai"). L'éditeur a étudié minutieusement la filiation de son mss. Les formes rétablies dans l'index des noms propres sont celles adoptées par le Prof. Benedetto; ce n'est pas le lieu de les discuter là où elles peuvent paraître douteuses ou inexactes. Le glossaire germanique est dû au Dr. Gerhard Tiele. Les mots n'y sont pas donnés sous la forme du mss., mais sous celle considérée comme régulière au point de vue du germanisme. Mais alors il me semble qu'il n'aurait pas fallu citer sans autre remarque des formes comme *anidanicum* (82¹) qui ne peut être qu' **amdanicum* < *andanicum*; *berty* (83¹), probablement fautif pour *bercy*; *sagi* (94³), qui semble être pour *sacri*; *zambelotcis*, etc. (102²), qui doit être altéré de **camelotis*, **cambelotis*.

P. Pelliot.

G. J. RAMSTEDT, *Kalmückisches Wörterbuch*, Helsinki 1935, in-8, xxx + 560 pages; Fmk 600.— [= *Lexica Soc. Fenno-Ugricae*, III].

Les dictionnaires kalmouks de Zwick (1853) et de A. M. Pozdnév (1911) étaient peu satisfaisants; celui de M. Ramstedt est, comme on pouvait l'attendre, beaucoup plus riche et correct, et les notations phonétiques en sont d'une précision rigoureuse. Comme il est en outre étymologique et comparatif, c'est désormais le vade-mecum indispensable à tout "altaïste". Pour beaucoup d'entre nous, la consultation en eût été plus facile si les mots eussent été rangés dans l'ordre du mongol oriental classique; mais M. R. n'eût peut-être jamais publié un dictionnaire du mongol oriental, et nous aurions été ainsi privés de tout le matériel comparatif qu'il a accumulé; estimons-nous donc trop heureux de la forme sous laquelle ce matériel nous est offert; un copieux index allemand (pp. 489—560) facilite d'ailleurs les recherches.

Une œuvre aussi considérable prête forcément à bien des remarques. La gestation en a été longue. M. R. avertit lui-même que les premières feuilles ont été imprimées dès 1914; la guerre, puis les années passées par M. R. comme ministre de Finlande au Japon font que le dictionnaire, au point de vue comparatif, n'est plus bien à jour au moment qu'il paraît. C'est de ce point de vue comparatif que j'aurais certaines critiques à exprimer.

La première, sans autre portée, est que, si les mots "altaïques" sont cités très correctement, les formes tibétaines, persanes, sanscrites sont souvent fautives: "skt. *daganī*" (12²; lire *ḍakinī*), "skt. *dara*" (82²; lire *Tārā*), "skt. *idam*" (205¹; lire tib. *yi-dam*), "tib. *dūma*" (96²; lire *gtor-ma*), "p. *dar* 'feuer', 'pulver', 'arznei'" (82¹; lire "p. *dārū* poudre, médicament" [mais non "feu"], prononcé *darī* et *durī* en turkī), etc., sont des monstres.

Des étymologies évidentes sont omises, par exemple *dil*, "sésame" (92¹) < skr. *tila*; *zurmn*, "date" (199¹) < p. *hur mā*; *matg*, mo. écrit *matar*, "monstre marin", < ouïg. *matar* ou *madar* (> ma. *madari*) < "tokh." *matar*.

Les mots mongols à ancien *h*-initial ne sont indiqués comme tels qu'occasionnellement, et cette omission est cause de rapprochements que je ne crois guère défendables. Ainsi il est juste de rapprocher (125¹) ms. *erkei*, *erekei*, "pouce", de ma. *ferxe*, car *erekei* était *härägüi* au XIV^e siècle (cf. *JA*, 1925, I, 209—210), mais non pas du turc *ärkäk*, "mâle", dérivé de *är*; car ce dernier mot est représenté en mongol par *ärü* (*ere*), et ne comportait pas d'*h*-. De même mo. *iči-*, *iče-*, "avoir honte" (212¹), est un ancien *hičä-* (*JA*, 1925, I, 216), et ne peut donc être mis en rapport direct avec ma. *ičixi*, "tache", "faute", car à *hičä-* devrait correspondre un mot mandchou commençant par *f*-. A la p. 294², M. R. donna ma. *fulexe* comme correspondant phonétique de mo. *ölügei*, "berceau", pays d'origine"; mais ma. *fulexe* signifie "racine", et mo. *ölügei* n'a jamais eu d'*h* initial; les deux mots doivent rester séparés.

Ce sont là des cas isolés. Sur deux points, je voudrais formuler des objections d'une portée plus générale.

Le premier est que, tout en invoquant (p. xxix), sous le sigle "mtü" (= mitteltürkisch), le dictionnaire de Kāšγari remis en ordre alphabétique occidental par M. Brockelmann en 1928, M. R. ne cite dans le cours de son dictionnaire que très peu de formes "mtü", et seulement dans les dernières feuilles. Or, très souvent, M. R. donne comme empruntées par le ouïgour au mongol des formes qui se trouvent déjà en 1076 dans Kāšγari. Ceci pose un problème important, celui de la date possible d'emprunts mongols en ouïgour. Le ouïgour tardif des Ming, tel qu'il apparaît dans la légende d'Oγuz-γan ou dans les vocabulaires du Bureau des Interprètes, contient beaucoup de mongolismes. Mais je doute qu'en dehors des quelques termes administratifs que les Turcs devaient aux Avars (Jouan-jouan, probablement mongols), il y ait chance de trouver des mots mongols empruntés en ouïgour au temps de

Kāšγari; l'emprunt me semble, en fait, s'être produit en sens inverse dans presque tous les cas.

Ma seconde objection vise les très nombreuses étymologies chinoises indiquées par M. R. pour des mots mongols. En groupant les monosyllabes chinois, on peut toujours trouver des étymologies. M. R., qui n'est pas sinologue, a poussé ici dans une voie où Zakharov et M. P. Schmidt (Šmits) s'étaient engagés avant lui. Je me suis déjà élevé une fois contre certaines de ces étymologies (*JA*, 1925, I, 255—261), mais M. Schmidt a répondu (*The language of the Samagirs*, Riga, 1928, in-8, 4 ss.), et M. R. accumule les hypothèses chinoises dans son dictionnaire. Il me faut donc y revenir.

M. Schmidt (*Olčas* [1923], 250²) a dit que tung. *gida*, mo. *ǰida*, "lance", venait du chinois 戣 *kia*, anc. **giat*, et il maintient cette origine dans *Samagirs*, 14¹. Mais *kia* est en réalité **kat* (**k'at*?) et **k^cat* (**k^cat*?); dans les emprunts faits à une époque où les anciennes occlusives finales n'étaient pas amuies, les sourdes chinoises initiales sont rendues par des sourdes; en outre, s'il est exact que le *Chouo wen* définit *kia* comme une longue lance ou hallebarde (戟 *ki*, **kjäk*), ce n'est jamais avec ce sens que *kia* s'est rencontré dans les textes chinois, où les mots signifiant "lance" et "hallebarde" sont nombreux et tout différents; l'étymologie ne peut donc, à mon sens, être retenue. De même, M. Schmidt (*Olčas*, 252¹; *Negidals*, 18¹) tire jučen et ma. *gese*, "comme", "semblable à", du chinois 各自 *ko-tseu* (**käk-dzⁱ*); mais *ko-tseu* est une expression de langue parlée signifiant "soi-même", "par soi-même"; ni le son, ni le sens ne concordent; l'étymologie est à rejeter.

Beaucoup des étymologies chinoises de M. R. sont non moins ruineuses. Ainsi, p. 201², mo. *quγur* (< **quβur*), *quur*, "guitare", "violon", justement rapproché du turc *qobuz*, est donné comme tiré du "chin. *hū*, *hū-cin*". Or "*hū-cin*" représente la prononciation pékinoise moderne de 胡琴 *hou-k'in* (**γuo-g^ciəm*), "violon", où

k'in seul est le nom bien chinois d'un instrument de musique, et où *hou* signifie seulement "étranger, d'Asie Centrale", indiquant l'origine étrangère de l'instrument particulier qu'est ce violon. Il ne peut y avoir aucun rapport étymologique entre *qobuz*, *quγur*, d'une part, et ch. *hou-k'in* de l'autre.

Par ailleurs, bien des rapprochements sont d'une hardiesse déconcertante. Le mo. *bös*, "cotonnade" (56²), répond à turc *böz*, grec *βυσσός*, etc., mais comment peut-on faire entrer en ligne également le vieux mot chinois 布 *pou*, **puo*, "étoffe" (qui n'était pas de coton)? Comment mo. *geü*, "jument", pourrait-il avoir rien de commun avec skr. *go-*, "vache" (140²)? Et quel intérêt peut avoir le rapprochement de kalm. *lūdžŋ* < ch. 羅經 *lo-king*, "boussole", avec "*loxo-graphie*" (252²)?

Mais, s'il y a ainsi bien des rapprochements douteux hors du domaine altaïque, je me hâte d'ajouter que, dans celui-ci, M. R. est un guide très ingénieux, généralement sûr, et d'une érudition remarquablement étendue. Il fait intervenir parfois le tchouvache, assez souvent le coréen. M. Poppe a publié de son côté sur le tchouvache des recherches que M. R. n'a pu utiliser. Mais presque tout restait et beaucoup reste à faire pour le coréen, où il y aurait lieu de toujours distinguer toutefois entre le coréen proprement dit et le sino-coréen, c'est-à-dire la prononciation coréenne du chinois. Le *Kalmückisches Wörterbuch* fera date dans les études altaïques.

P. Pelliot.

P. Anastasius van den WYNGAERT O.F.M., *Sinica Franciscana*, t. III, avec la collaboration du P. Fabiano BOLLEN, Quaracchi, 1936, in-8, xxviii + 883 pages, avec 1 carte.

L'Académie des Inscriptions a accordé en 1934 le prix Stanislas Julien aux t. I et II des *Sinica Franciscana*. S'il n'a pas été